
Lettre des représentants Hentz et Guiot, en mission près de l'armée du Nord, relative à la découverte de la conspiration à Lille, lors de la séance du 28 frimaire an II (18 décembre 1793)

Nicolas Joseph Hentz, Florent Guiot

Citer ce document / Cite this document :

Hentz Nicolas Joseph, Guiot Florent. Lettre des représentants Hentz et Guiot, en mission près de l'armée du Nord, relative à la découverte de la conspiration à Lille, lors de la séance du 28 frimaire an II (18 décembre 1793). In: Tome LXXXI - Du 16 frimaire au 29 frimaire an II (6 décembre au 19 décembre 1793) p. 639;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1913_num_81_1_38960_t1_0639_0000_2;

Fichier pdf généré le 19/02/2024

citoyens arrêtés à Lille par les ordres du citoyen Hentz, commissaire de la Convention nationale, et prévenus de conspiration, seront transférés à Paris pour être jugés par le tribunal révolutionnaire (1). »

Suit une lettre des représentants Hentz et Florent Guiot (2).

« A Lille, le 24 frimaire an II de la République, une et indivisible.

« Citoyens collègues,

« Hier au soir à la séance de la Société populaire, la conspiration qui devait livrer tout ce pays-ci à l'ennemi a été dévoilée, et les conspirateurs, couverts d'ignominie sont en arrestation. Voici :

« Dufresse, ancien comédien, est venu hier à Lille. Lui, La Valette, l'état-major de l'armée révolutionnaire se sont présentés à la séance de la société.

« Le peuple nous y savait aussi, et il affluait, frappé de ce que dans l'appel des sociétés au scrutin épuratoire nous ne voyions que des étrangers, des commissaires des guerres, des fournisseurs d'armes, des épaulettiers, et de ce que les citoyens ne se faisaient pas entendre; nous avons invité ceux-ci à parler, nous leur avons expliqué le système mis en œuvre par des intrigants qui s'emparent des Sociétés populaires pour les égarer et les mettre en guerre. Nous avons dit au peuple que lui seul devait donner l'impression dans la société, que ces beaux faiseurs de phrases le trompaient souvent, qu'il devait sentir sa dignité, être convaincu que le langage de la vérité était le plus éloquent et que l'homme probe n'en tient pas d'autre, etc.

« Citoyens collègues, nous avons encouragé les bons citoyens assurés de trouver en nous des protecteurs contre l'oppression. Ils nous ont dévoilé que les scélérats qui étaient à la tête de l'armée révolutionnaire leur avaient depuis longtemps imposé silence sous peine de la guillotine; que la tribune, les marches de la tribune étaient sans cesse occupées par cet état-major et les épaulettiers; que le patriote qui voulait élever la voix était conspué; que les citoyens défenseurs du peuple, membres de la Société populaire, en avaient été chassés honteusement; et qu'on avait menacé de faire guillotiner quiconque prendrait leur défense; que le despotisme le plus affreux asservissait les patriotes et leur faisait regretter l'ancien régime.

« Tout cela s'est dit à la face de Dufresse, qui n'a pas osé soutenir les regards de la vérité, ni démentir les faits que tout le peuple écoutait dénoncer avec les applaudissements et la joie; il a voulu se disculper sur un point, et il a invoqué le peuple en témoignage: celui-ci lui a répondu par des huées. Nous avons voulu savoir ce que signifiait cette huée; nous avons

demandé au peuple de dire oui ou non si l'orateur disait la vérité, et le « non » le mieux prononcé a convaincu que c'est un imposteur; on a vu les masques tomber. Dufresse est descendu honteux de la tribune, tout son état-major a filé, a disparu avec La Valette et une douzaine d'intrigants, tous gens à la suite des armées et sangsues publiques.

« Vous eussiez été touchés d'entendre les cris de *Vive la République!* poussés par le peuple, et de la scène d'intérêt: on est allé chercher les patriotes expulsés, les hommes de 89, ceux dont les intrigants redoutaient la véacité et la probité; ils ont été épurés par le peuple, par la société dégagée des intrigants, et ils sont rentrés dans la scène de la société versant et faisant verser des larmes de joie. Jamais satisfaction n'a été égale. Le peuple a dit: « Maintenant nous sommes libres, nous pouvons dire la vérité. »

« Jugez ce que nous avons appris. Cette armée révolutionnaire, dirigée par Dufresse, créature de Dumouriez, homme de toutes les circonstances, par son aide de camp qui, il y a six mois, décriait les Jacobins, des brigandages commis à Bailleul par l'armée, les patriotes consternés et incarcérés, le peuple et surtout le bon peuple dans la stupeur, tout le monde dans l'inquiétude à la vue d'une armée révolutionnaire dont le chiffre, le cachet, l'emblème, le discours est une guillotine, dont les patriotes ont seul peur. Voilà ce que nous avons appris.

« La Valette, dont la famille est émigrée, homme despoir, qui ne s'est popularisé que pour dominer; qui n'a dénoncé Lamarlière, comme Custine Dumouriez, que pour lui succéder impunément. Tel était l'homme qui avait vendu le pays avec les autres scélérats et qui devaient le livrer. Tous ces gens-là sont en arrestation, l'armée révolutionnaire se licencie, on lui ôte les armes, effets et surtout des bottines très précieuses pour notre cavalerie légère pour rendre le tout à nos défenseurs. Les soldats de cette armée révolutionnaire retournent à leurs corps respectifs. Le peuple nous bénit; les aristocrates se cachent, la municipalité va marcher et la ville est sauvée!

« Nous remettons à la place de La Valette, ci-devant, un sans-culotte, ancien serviteur, qui nous est indiqué par Favard, seul qui n'a pas perdu notre confiance. A la place de Dufresse, un ancien militaire que nous appelons de l'armée, à la place de l'ingénieur Lalustière, contre-révolutionnaire chassé de Sedan, un homme plus sûr.

« L'ennemi répand sur notre frontière des espèces de manifestes où il reproche aux patriotes, à la République tous les crimes commis par La Valette et Dufresse: savoir, le despotisme, la scélératesse, la trahison des généraux qui sortent des tripes pour aller à la guillotine. Dites au ministre qu'il recommande bien à M. Vincent de ne plus mettre sur le tapis des comédiens, des faiseurs de petits paquets, et des gens inconnus. Tous ces gens-là nous trompent.

« A demain, nous vous dirons ce que vous devinez sans doute, que c'était par la terreur et le découragement qu'on voulait prendre le pays.

« Salut et fraternité.

« HENTZ: FLORENT GUIOT. »

(1) *Procès-verbaux de la Convention*, t. 27, p. 305.

(2) *Archives nationales*, carton AFII 152, pli-couverture 1234, pièce 33.